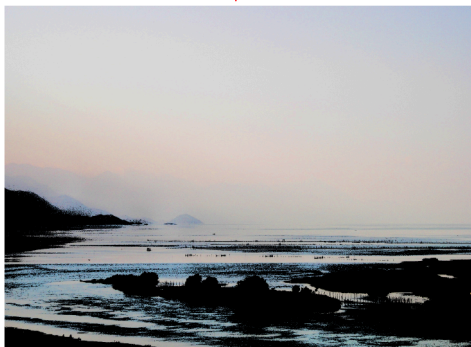


GRAVATOCONTES

Le destin du modeste pêcheur Vagra..... 2
Les amours du Prince Givi Ier.....15



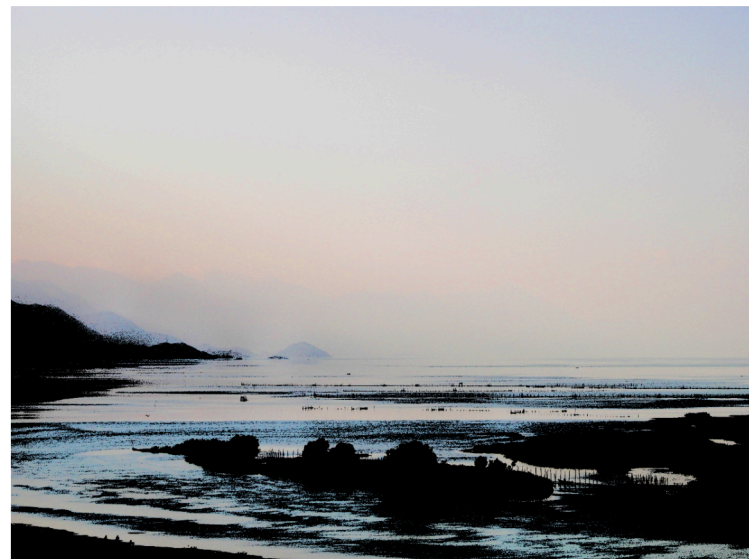
Le destin du modeste pêcheur Vagra

Jacques Siron

L Dans le petit royaume de Grüvonie, le modeste pêcheur Vagra et le bon roitelet Grüvo XIII suivent chacun leur destin dans un conte riche en enseignements gravaiques.

Aux confins du petit royaume de Grüvonie vivait modestement un pêcheur nommé Vagra, établi avec sa femme et son fils dans une cahute au bord du Grand Lac. Ingénieur et travailleur, il poursuivait le travail de ses ancêtres, qui avaient jadis inventé un filet pour attraper des tanches gravatophages, poissons qui se nourrissaient exclusivement de gravats lacustres. Depuis des siècles, la vie de ces modestes pêcheurs se déroulait sans histoire, avec régularité et modération : comme son père, comme ses ancêtres, Vagra partait lancer ses filets dans le Grand Lac les lundis avant l'aube ; les mardis également, de même que les mercredis et les jeudis. Les vendredis, il se rendait aux écuries royales auprès de la Gouvernante du Temps ; il lui vendait les tanches de la semaine, qu'elle plaçait aussitôt dans des bœux ovales où elles tournaient sans cesse. Leurs déplacements circulaires actionnaient des hélices dont le mouvement entraînait les horloges qui réglaient la vie de tout le royaume. Les samedis, Vagra réparait ses filets. Pas de tanches non plus pendant le repos du dimanche. À la fois infatigable, fier de son travail et modeste dans ses ambitions, Vagra montrait volontiers aux passants la belle enseigne bleue qui garnissait sa cahute, peinte par son arrière-grand-père en lettres d'or : « Famille Vagra, fournisseur officiel des Gardiens du Temps Royal ».

Le petit royaume de Grüvonie vivait modestement dans la tranquillité, rythmé par l'écoulement des heures du Temps Royal. Ses habitants menaient une existence harmonieuse, sans orgueil ni arrogance. Chacun partageait ses qualités avec ses voisins, en se gardant de toute démesure : les uns étaient ingénieurs et travailleurs, les autres économes et prévoyants, les autres polis et affables, les autres propres et lavés de frais. Tout le monde vivait dans



Paysage grüvonien : la côte sud du Grand Lac à l'aube

l'insouciance et l'innocence, tout le monde ménageait le juste milieu et cultivait en toutes circonstances la simplicité et la tempérance, tout le monde restait posément à sa place en respectant celle des autres, sans jalousie ni haine, sans médisance ni ragot. Vagra, comme son père, comme ses ancêtres, comme le royaume entier, avançait en ligne droite dans le calme et la précision, rythmé par les pulsations immuables des horloges royales. Tous les espoirs étaient permis en Grüvonie, mais bien sûr dans les limites du possible : les maîtres exploitaient modérément leurs valets, les usuriers s'enrichissaient raisonnablement, les maris battaient honnêtement leurs femmes le samedi soir, les enfants ramassaient des fessées et des gifles mesurées, et la corruption avait le bon goût de se maintenir à des niveaux suffisamment discrets pour rester invisible.

Très apprécié de ses sujets, le bon roitelet Grüvo XIII menait un train de vie modeste, sa parole était habile, dépourvue d'orgueil et d'arrogance, il poussait des colères modérées, châtaient ses ennemis en les envoyant sobrement en prison ou à l'échafaud, et usait de son droit de cuissage avec une tempérance exemplaire. On disait de sa fille, la princesse Morflande, qu'elle avait une beauté sans limite. Or

personne ne l'avait jamais vue à part quelques servantes, car le roitelet la gardait enfermée au château pour lui donner une éducation sans orgueil ni arrogance, ni suffisance, ni nuisance, ni influence, ni violence, ni indécence, et que son innocence servît d'exemple à tout le royaume quand elle serait en âge de se marier.

Comme tous les Grävoniens, le pêcheur Vagra passait le repos du dimanche à suivre les tournois de gravatriathlon, le sport national qui passionnait tout le royaume. Il s'agit d'une épreuve qui comprend trois lancers de gravats dans trois directions : lancer en hauteur, lancer en largeur et lancer en profondeur. Les dimanches matins, avant de se rendre au tournoi, Vagra et son épouse, comme tous les hommes et les femmes du royaume, pratiquaient leur rapport hebdomadaire, activité qui contribuait à la bonne humeur générale et à la tranquillité des foyers.

Vagra exerçait sa modeste passion du gravatriathlon non seulement les dimanches, mais également toute la semaine. En effet, il avait un fils nommé Vagra Junior qu'il envoyait tous les soirs s'exercer au sport national. « Va t'entraîner, mon fils » lui disait-il tous les soirs en l'envoyant au gravatriathlon. « Un jour, tu comprendras. »

Vagra poursuivait son histoire sans histoire immuablement, car on ne change pas facilement le destin d'une famille de pêcheurs qui vit modestement au bord du Grand Lac depuis plusieurs générations. La monotonie de cette vie comblait Vagra. Ce n'est que très rarement qu'une envie fugitive le pressait pour qu'arrivât un événement extraordinaire qui aurait animé son petit bonheur sans horizon. Exceptionnellement, Grava prenait brièvement peur : et si le malheur s'abattait sur lui ? Et s'il perdait sa femme dévorée par un requin lacustre ? Et si ses tanches tombaient toutes mortes empoisonnées par la peste piscicole ? Encore plus exceptionnellement, Vagra rêvait qu'un coup du sort le sortait de sa vie modeste. C'était toujours le même rêve : il ramenait dans ses filets un génie lacustre qui lui déclarait « Libère-moi et tu pourras faire un vœu, n'importe lequel, et je le réaliserai » ; et Vagra faisait le vœu que Vagra Junior devînt champion de gravatriathlon ; et il libérait le génie lacustre qui aussitôt réalisait sa promesse.

Mais rien de tout cela n'arriva, Vagra continuait de vivre modestement avec sa femme et son fils, comme son père, comme ses ancêtres, alors



Paysage grävonien : barques traditionnelles de pêcheurs sur le Grand Lac

que la peste piscicole décimait les poissons de ses collègues en épargnant ses tanches gravatophages, alors qu'il buvait toujours de l'eau minérale sans jamais picoler, qu'il lançait ses filets sans jamais attraper un génie lacustre, qu'il se rendait les vendredis aux écuries royales sans détour et qu'il disait chaque soir à son fils sans orgueil ni arrogance :

– Va t'entraîner, mon fils. Plus tard, tu comprendras.

Cependant, la petite Grävonie attirait de plus en plus la jalousie de ses puissants voisins, l'Empereur de Lyvidie et la Grande-Duchesse de Longuelande. Mais le bon roitelet Grävö XIII avait négocié habilement avec eux : d'une part, il rémunérait largement l'or et les bijoux que la noblesse lyvidienne confiait à ses coffres-forts, d'autre part il engageait les sans-emploi longuelandais dans les quartiers insalubres de la capitale pour des travaux pénibles et mal rétribués.

Dans la capitale se mit à flotter un petit ressentiment qui troublait légèrement la sérénité habituelle. En effet, les habitants de la Grävonie se méfiaient des faveurs accordées à ces gens de l'extérieur qui,



Façades des quartiers périphériques de la capitale

Ces immeubles insalubres sont loués aux chômeurs longuelandais

ignorant les coutumes locales, menaçaient l'harmonie du royaume. Des rumeurs se répandirent. Une légère rancœur, une infime inimitié, une irritation sourde. On chuchotait que leurs filles flirtaient avec des pompistes endimanchés, ou même que certaines épousaient des libraires athées ou des troglodytes polyglottes. On prétendait même que leurs enfants sentaient la lavande rôtie, qu'ils exhibaient en public leurs ongles incarnés, qu'ils portaient des colliers en sabots d'ânesse.

Un matin, le bon roitelet Grüvo XIII surprit une conversation entre le Grand Chambellan et une domestique à propos de la dernière rumeur qui circulait dans le royaume : on disait que les gens de l'extérieur mendiaient au bord des volcans, que leurs asticots avaient mauvaise haleine et que leurs vieillards habitaient des termitières rafistolées. Grüvo XIII piqua une colère modérée devant ces médisances.

– Arrêtez, arrêtez ! s'exclama le bon roitelet.

Il se montra très habile. Il réunit ses sujets et les persuada qu'il y avait un prix à payer pour rester en paix avec l'ambitieux Empereur de Lyvidie et

la cupide Grande-Duchesse de Longuelande, et que ce prix était le marché le plus avantageux pour maintenir l'harmonie en Grüvonie.

La paix régna à nouveau. Les habitants comprirent que l'harmonie avait un prix qu'il fallait payer. La rumeur passa dans la clandestinité. Pour rester en paix, il n'y avait qu'une seule solution : payer le prix en restant silencieux. Les Grüvoniens se remirent à suivre rigoureusement les traditions, coutumes ancestrales et préceptes sociaux du royaume : les mécaniciens réparaient régulièrement toutes les erreurs de régime alimentaire ; les servantes faisaient des genuflexions devant les évêques francs-maçons ; les familles lavaient régulièrement les pont-levis et les guérites à l'eau minérale. En outre, les animaux domestiques avaient leur urinoirs et leurs saunas, les vaches broutaient les fleurs par ordre alphabétique, les abeilles et les chauve-souris respectaient les limitations de vitesse, même en rase campagne. Alors que la princesse Morflande grandissait dans le secret (ce qui augmentait les rumeurs de sa beauté sans limite), la paix régnait donc dans une harmonie sans histoire.

Un jour lors du rapport protocolaire de 22h, le Grand Chambellan annonça au bon roitelet Grüvo XIII que les femmes du royaume ne faisaient plus d'enfants, contrairement aux Longuelandaises des quartiers insalubres de la capitale. Alors le bon roitelet piqua une de ses colères modérées qui faisait trembler raisonnablement toute la cour. Il fit envoyer dans toutes les villes, les bourgades et les villages du royaume un tambour, des trompettes et un messenger boiteux :

– Ran-tan-plan ! Le bon roitelet Grüvo XIII a décrété que toutes les femmes grüvoniennes en âge de procréer doivent avoir des rapports à 22h les lundis, mercredis et vendredis si elles habitent une maison portant un numéro pair ! Et les mardis, jeudis et samedis pour les numéros impairs ! Exécution ! Ran-tan-plan !

Alors tous les Grüvoniens s'exécutèrent, et dans chaque ville, bourgades et village, on entendait tous les soirs à 22h des frottements de peau, des grincements de ressorts, des cris de joie, des vacarmes de galipettes sauvages, un soir du côté des numéros pairs, le lendemain des numéros impairs. C'était seulement le dimanche que les deux côtés des rues s'animaient simultanément, depuis l'aube jusqu'au milieu de la nuit, sauf bien sûr pendant les heures sacrées du tournoi de gravatriathlon.



Vue de la capitale de Grüvonie : le Palais Royal et la Grande Place Centrale

Ce coup de pouce du destin aurait pu pimenter la vie de Vagra et de son épouse. Mais hélas, pas de galipette pour eux pendant la semaine, car leur modeste cahute au bord du Grand Lac était trop à l'écart pour porter un numéro. Encore une fois, même un décret exceptionnel ne pouvait changer leur vie sans histoire. Vagra Junior continuait de s'entraîner tous les soirs au gravatriathlon. « Un jour, tu comprendras » répétait son père. Et le lendemain, il jetait modestement ses filets, comme d'habitude.

Après quelques mois, lors du rapport protocolaire de 22h, le Grand Chambellan annonça au bon roitelet Grüvo XIII que malgré l'énorme augmentation des rapports dans tout le royaume, aucun enfant authentiquement grüvonien n'était né. Comme les Longuelandaises des quartiers insalubres de la capitale étaient seules à procréer, des rumeurs se répandirent : c'était les Longuelandais qui faisaient tomber en panne les arbres, qui ruinaient les bottes de cuir en les cirant avec du lard de chevreuil et qui salissaient la langue grüvonienne avec leur accent.

Le roitelet piqua une de ses fameuses colères modérées qui ébranlaient toute la domesticité et qui annonçaient une parole habile. Il convoqua le Grand Apothicaire, la Grande Alchimiste et le Maître Envoûteur, et leur tint à peu près ce langage :

– Allez dans vos cuisines, vos ateliers, vos alambics, vos hauts fourneaux ! Potassez vos grimoires, touillez ! Trouvez-moi la soluçe !

Pendant ce temps, Vagra coulait toujours des jours sans histoire, de manière de plus en plus exaspérante. Espérant pimenter, il avait bien protesté auprès du bourgmestre pour qu'il attribuât un numéro à sa maison, impair de préférence, car si c'était un numéro pair, ça tomberait les vendredis, et les vendredis il avait une grosse journée en rentrant des écuries royales et qu'il devait se coucher bien avant 22h pour récupérer, alors que les autres soirs, ça pourrait mieux jouer pour être bien en forme au rapport de 22h.

– On ne change pas impunément le destin des pêcheurs modestes, clama le bourgmestre qui habitait du côté pair non loin de la cahute de Vagra, et qui pratiquait des rapports bruyants qui empêchaient le modeste pêcheur de dormir une nuit sur deux, surtout les vendredis soirs.

Avec cette réponse abrupte, Vagra aurait pu se révolter, car l'envie de pimenter le titillait. Il aurait pu maugréer, pester, crier, s'emporter, barbouiller les routes de slogans insolents, marcher sur la maison du bourgmestre avec tous ses collègues pêcheurs dont la modeste cahute ne portait pas de numéro, bloquer les chemins dudit bourgmestre, lancer des gravats sur la façade dudit bourgmestre, et pourquoi pas trucider le tambour, les trompettes et le messenger boiteux venus annoncer le nouveau décret.

– Ran-tan-plan ! Le bon roitelet Grüvo XIII a décrété que toutes les grüvoniennes en âge de procréer doivent prendre la pilule fécondatrice, car c'est la soluçe trouvée par le Grand Apothicaire, la Grande Alchimiste et le Maître Envoûteur pour que la Grüvonie continue de faire des enfants. Ran-tan-plan ! La pilule fécondatrice s'avale sans la croquer avec un verre d'eau tiède ou de tisane de gravat, deux heures avant le rapport de 22h. Les lundis, mercredis et vendredis si les femmes habitent une maison portant un numéro pair ! Les mardis, jeudis et samedis pour les numéros impairs ! Exécution ! Ran-tan-plan !



Le bassin à gravatophages

Mais ce n'était pas dans le destin du pêcheur Vagra de changer sa vie, ni celle de ses ancêtres, ni celle de sa descendance. Il écouta donc le décret royal sans se révolter, acceptant modestement que sa cahute ne porterait jamais de numéro et que son foyer serait privé à jamais des effets hardis de la pilule fécondatrice. Il envoya Vagra Junior à l'entraînement de gravatriathlon, en ajoutant « Un jour, tu comprendras » comme à son habitude, avant de se jeter sur sa paillasse et de dormir profondément afin de prendre les forces nécessaires pour lancer ses filets le lendemain. Mais malheureusement à 22h, le bourgmestre et sa femme se lancèrent dans un rapport bruyant alors qu'on était vendredi qui était une grosse journée pour Vagra, que leur chambre à coucher donnait sur la modeste cahute du pêcheur et qu'ils avaient gardé les fenêtres ouvertes.

À la suite du décret royal, toutes les Grüvoniennes en âge de procréer avalèrent la pilule fécondatrice à 20h sans la croquer un jour sur deux ; pour faire passer la pilule, certaines buvaient un verre d'eau tiède, d'autres préféraient de la tisane de gravats naturels, torréfiés à chaud et légèrement caramélisés selon une recette ancestrale. Neuf mois après le décret royal naquirent les premiers bébés grüvoniens, par vagues

successives : à 22h les lundis, mercredis et vendredis dans les maisons portant un numéro pair, et les mardis, jeudis et samedi dans les numéros impairs. Les dimanches, dans toutes les maisons venaient au monde des nouveaux-nés, de l'aube au milieu de la nuit, bien sûr sauf aux heures sacrées du tournoi de gravatriathlon.

D'authentiques bébés grüvoniens naissaient dans tout le royaume ! Les Longuelandaises des quartiers insalubres de la capitale n'étaient plus seules à procréer ! Le petit royaume de Grüvonie, un temps menacé d'extinction et miné par les rumeurs, avait retrouvé la paix et l'harmonie. Les domestiques se firent à nouveau exploiter modérément, les bambins reçurent des ribambelles de claques mesurées et de coups de martinet raisonnables, et le bon roitelet Grüvo XIII se montra encore plus modeste, sobre et exemplaire dans sa manière d'exercer son droit de cuissage.



La Tour du Temps Royal

Les cantonniers se remirent à peindre les arcs-en-ciel aux couleurs de la Grüvonie, à nouveau les Grüvoniens firent la queue sans resquiller pour entrer au purgatoire, les ombres rasèrent les murs sans faire d'histoire, les blanchisseuses désodorisèrent les miracles à la javel, les cacas de pigeon s'enlevèrent facilement au savon noir, les garçons de piste balayèrent les soupçons de blanchiment et tous les prisonniers eurent à nouveau des taches de rousseur. La paix régnait donc en Grüvonie, alors que les tournois de gravatriathlon faisaient tourner la tête à tout le royaume et que la princesse Morflande repoussait chaque jour les limites de sa beauté.

Comme toutes les femmes du royaume en âge de procréer prenaient la pilule, des résidus fécondateurs passaient dans leurs urines. Ces urines descendaient dans des rigoles gauches ou droites alternant avec les numéros pairs et impairs, puis se réunissaient dans des égouts, puis des rivières, puis des fleuves qui finalement se jetaient dans le Grand Lac où elles étaient avalées par des tanches gravatophages qui, sous l'effet fécondateur des résidus, se mirent à pimenter à toute heure du jour et de la nuit. Ces procréations frénétiques semblaient n'avoir aucune influence sur le destin monotone de Vagra, qui ne prêta aucune attention au Grand Chambellan quand il lui fit remarquer que les horloges royales qui fonctionnaient avec les tanches gravatophages livrées la semaine précédente retardaient, pas grand chose, quelques secondes, mais Sa Majesté avait piqué une colère modeste quand l'heure protocolaire du rapport quotidien de 22h avait accusé ces quelques secondes de retard.

Le destin d'une famille de pêcheurs à bonheur sans horizon pouvait-il basculer pour une poignée de secondes ? Les urines riches en résidus fécondateurs avalés par les tanches gravatophages affaibliraient-elles suffisamment leur coup de nageoire pour précipiter Vagra dans l'inconnu ? Jamais ces questions se bousculèrent dans l'esprit du pêcheur ingénieux et travailleur dont les ancêtres avaient inventé un filet spécial pour attraper les tanches. Vagra était tellement persuadé de la qualité de ses poissons, tellement pris par sa routine ancestrale, tellement sûr que la paix continuerait de régner définitivement sur la Grüvonie, tellement habitué à suivre son destin que l'idée d'une conséquence provenant d'un retard de quelques secondes ne l'effleura même pas.



Paysage grüvonien : une rivière à l'embouchure du Grand Lac

Or la semaine suivante, le rapport protocolaire de 22h souffrit d'un retard d'une pincée de minutes. La semaine suivante d'un retard d'un zeste de quart d'heure, puis une miette de demi-heure, puis une bonne tranche d'heure. En effet, les tanches gravatophages intoxiquées aux résidus fécondateurs étaient épuisées par ces jours passés à procréer. Elles accumulèrent un retard dépassant l'heure, puis, lassées de tourner dans les bocalaux ovales, elles laissèrent échapper la régularité des minutes. Le royaume ne marchait plus au pas. La cadence avait perdu sa règle et les colères royales échouèrent à remonter les horloges. La mesure céda son rythme à la démesure. Le royaume se déchaîna, privé de ses gardiens de l'immuable. Les valets n'acceptèrent plus de se faire exploiter par leurs maîtres, les endettés mirent à mal leurs usuriers, les femmes refusèrent à leurs maris le fouet du samedi soir, les enfants se rebellèrent contre les fessées et les gifles, la corruption éclata au grand jour, des rumeurs se répandirent sur les Longuelandais des quartiers insalubres de la capitale qu'on accusait d'éternuer dans les gares et de tresser les queues des écureuils dans les parcs publics. Désastre ultime, les jeunes filles, hurlantes et griffantes, repoussèrent vigoureusement les tentatives de troussage du bon roitelet Grüvo XIII. À son tour, le roitelet hurla dans le palais avec une certaine démesure. Il convoqua la Gouvernante du Temps pour lui intimer habilement : « Potassez vos



Paysage grävönien : l'harmonie régnant dans la campagne

encyclopédies et vos albums illustrés, touillez ! Et trouvez-moi la soluce ! »

Alors la Gouvernante du Temps trouva la soluce : elle acheta en Lyvidie des dragons gravatophages à grande précision qui remirent toutes les pendules du royaume à l'heure. Sans orgueil ni arrogance, la Gouvernante du Temps congédia Vagra, qui dut vendre ses filets, arracher son enseigne bleue, abandonner sa modeste cahute et mendier auprès de ses collègues pour survivre, collègues qui à leur tour furent menacés par une prolifération incontrôlée de tanches gravatophages, dont la population procréait frénétiquement sans plus être contenue par une pêche régulière, et qui, à cause d'une pénurie croissante de gravats lacustres, devinrent carnivores, dévorant les tanches mâles, puis les femelles, puis les alevins et les perchettes, puis les truites meunières et les écrevisses en cassolette, puis tout ce qui bougeait au fond du Grand Lac.

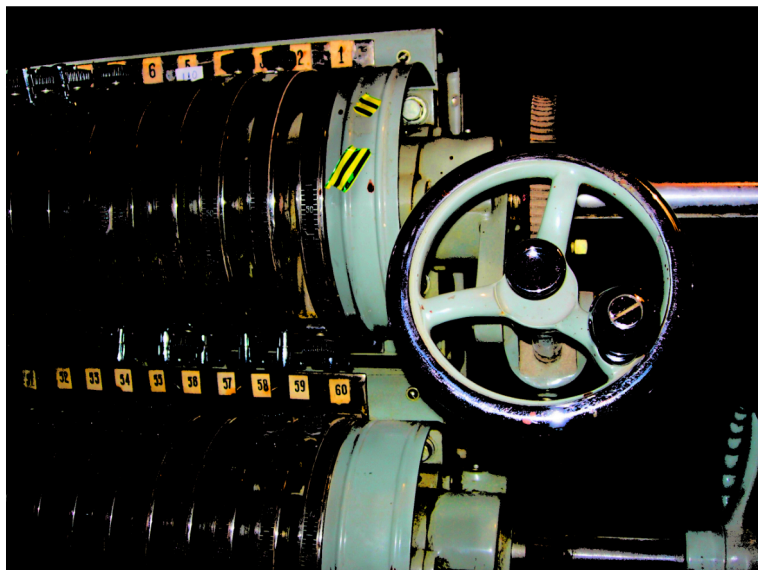
Dévoré par la misère, Vagra continuait chaque soir à dire à son fils : « Va t'entraîner. Entraîne-toi au gravatriathlon, car un jour, tu comprendras ».

Du temps où jetais ses filets dans le Grand Lac, cette obstination à envoyer son fils à l'entraînement complétait parfaitement l'horizon bouché d'un petit bonheur. Mais maintenant que son destin avait mal tourné, Vagra n'avait plus aucune raison de s'accrocher, car jamais n'était tombé dans ses filets un génie lacustre, génie qu'il lui aurait apporté la chance, aucun génie dans ses filets donc, pas même une elfe, ni une fée, ni un gnome, ni une sirène. Aucune raison de boucher encore plus le malheur avec cette obstination de l'entraînement, qui virait à l'absurde, voire à la stupidité.

Alors que Vagra croupissait, l'heure exacte était de retour en Grävönien. Le bon roitelet Grävö XIII avait retrouvé sa bonne humeur. La paix régnait à nouveau, car toute la Grävönien avançait de nouveau au pas cadencé des horloges royales. À la ville comme au bureau, les étalons démarraient à temps, les grisettes ne mâchaient plus leurs regards quand elles sautaient des passages cloutés, les sergents-majors alignaient au cordeau les sillons de persil frisé dans les jardins royaux. La nuit, le Grand Apothicaire, la Grande Alchimiste et le Maître Envoûteur pouvaient à nouveau potasser leurs grimoires à la lueur des chandelles en suif de mouton.

Cependant, à force de suivre les injonctions de son père, Vagra Junior ne cessait de s'améliorer dans le gravatriathlon. Il se mit à battre les fils des collègues pêcheurs, puis les fils du bourgmestre, puis les costauds de la Côte du Grand Lac. Il gagna le tournoi des Collines Boisées, celui de la Tour Ronde et celui des Marécages du Sud. On finit par l'envoyer dans la capitale pour son premier tournoi professionnel, qu'il emporta facilement sous les acclamations d'une foule enthousiaste. Il gagna suffisamment d'or pour réinstaller ses parents dans leur modeste cahute au bord du Grand Lac et pour acheter au bourgmestre un numéro impair afin qu'ils pimentassent toute la semaine.

— Ran-tan-plan, fit le tambour qui accompagnait les trompettes. Un messenger s'avança en traînant la patte et dit : « Le bon roitelet Grävö XIII a décrété qu'il offrait la main de sa fille la princesse Morflande, dont la beauté est sans limite, au vainqueur d'un Grand Tournoi Matrimonial de Gravatriathlon. Les premiers éliminatoires auront lieu dans trois semaines, dimanche à 14h. On s'inscrit chez le boulanger le plus proche. Exécution ! Ran-tan-plan ! »



Locaux de la Gouvernante du Temps, où se pilotent les Horloges Royales

Aussitôt après avoir entendu le messenger boiteux, Vagra dit à son fils : « Mon fils, va t'entraîner ». Pour la première fois, il oublia de lui dire « un jour, tu comprendras ».

À l'annonce du Grand Tournoi Matrimonial, le petit royaume de Grüvonie qui vivait jusque là dans la modération entra en effervescence. Des portraits de la Princesse Morflande circulèrent clandestinement, confirmant à quel point sa beauté dépassait toutes les limites connues. Puis apparurent des portraits officiels qui confirmèrent à quel point toutes ces limites étaient surpassées. Des queues se formèrent devant les boulangeries pour les inscriptions, les maîtres se mirent à exploiter leurs valets en perdant toute modération, les usuriers augmentèrent leur taux, les jours réservés aux rapports des numéros pairs se pratiquèrent aussi par les numéros impairs, les maris fouettèrent leurs épouses avec ardeur, les ingénieurs forestiers cessèrent de courber les arcs-en-ciel et les vaches se mirent à brouter les fleurs sans respecter leur place dans l'alphabet.

Le bon roitelet Grüvo XIII avait prévu que le Grand Tournoi Matrimonial attirerait les meilleurs sujets de son royaume. Et que le meilleur d'entre eux gagnerait. Mais les chômeurs longuelandais qu'ils avait recueillis dans les quartiers insalubres de la capitale s'inscrivirent en bloc. S'ajoutèrent d'autres candidats du Grand-Duché de Longuelande qui arrivèrent en masse dans la capitale pour participer, entraînés et entraînés par les émigrés qui, étant sur place depuis longtemps, connaissaient toutes les ficelles du sport national grüvonien. En outre, la nouvelle se répandit jusqu'en Lyvidie : l'Empereur débaucha les meilleurs entraîneurs grüvoniens pour qu'ils donnassent une formation accélérée à son fils et aux autres rejetons de la noblesse lyvidienne.

La moutarde monta alors au nez des Grüvoniens de souche, qui tous accoururent pour défendre leurs coutumes, leur royaume, leur gravatriathlon et leurs candidats. Ils envahirent les rues huppées où séjournèrent les nobles lyvidiens et les quartiers insalubres où dormaient les Longuelandais.

Le Grand Chambellan se lança dans un discours enfiévré, invectivant Lyvidiens et Longuelandais :

– Vous n'êtes pas bienvenus chez nous... Gardez vos racines, gardez votre différence ! Vos coutumes empestent notre Grüvonie. Chez nous, les trottoirs sont rectilignes. Chez nous, nous n'avons pas d'algues vivipares, pas de prédicateurs unijambistes, pas de parapluies à coulisse !

La Gouvernante du Temps enchaîna alors que la foule des Grüvoniens en colère grossissait : « Pourquoi vos pantoufles font-elles du bruit ? Pourquoi vos paillasons sont-ils recouverts de poils de singe ? Pourquoi buvez-vous de lait de fourmi pour célébrer vos morts ? Jamais nous arrosons nos salades de liqueur de cacahouète, jamais nos chauffeurs de taxi roulent en chantant des airs d'opéra, jamais nos vierges sourient aux ambulanciers ! »

Alors le Grand Apothicaire surgit et hurla d'une traite : « Vous n'avez rien à faire ici, vous ne connaissez rien à nos valeurs. Nos antiquaires savent marcher droit. Nous avons nos toitures, nos klaxons, nos tramways, nos uniformes de croque-morts, notre manière de ronger les cuisses de poulet, de prendre le métro et de saluer les blanchisseuses. Ne levez pas les yeux sur nos grenouilles, ne buvez pas nos abricots, n'empruntez pas



Dégâts provoqués par des supporters de gravatriathlon sur les escaliers d'accès du Grand Stade

nos préservatifs, ne mélangez pas vos litchis avec nos pommes de terre ! Ne nous souillez pas avec vos rêves, ne sifflez pas nos chants patriotiques, ne mélangez pas votre salive avec nos aéroports ! On ne veut pas des larmes que vous versez quand vous entendez notre mélancolie ! »

Le Maître Envoûteur surchauffa la foule en hurlant : « Retournez dans votre pays, retournez dans vos balalaïkas, vos babouches, vos pagodes, vos tajines, vos minarets, vos cases, vos igloos, vos pyramides, vos kimonos, vos loukoums, vos curry, vos geïshas ».

Alors la foule grüvonienne s'adressa vivement aux Lyvidiens et aux Longuelçais :

– Loin d'ici... palmipèdes migrants ! canards divorcés ! brouteurs de gaufre ! chauffards végétariens ! basanés à chemise fleurie ! falafels paresseux ! pigeons bricoleurs ! roues de secours mal vernies ! dentiers silencieux ! volailles endolories !

La révolte grondait atrocement. Après une colère démoniaque, le bon roitelet Grüvo XIII, qui voyait tout le royaume vaciller, eut l'idée habile de faire appel à un médiateur.

– Arrêtez, arrêtez, mon bon peuple, dit habilement le roitelet à la foule déchaînée. Cessez de vous échauffer atrocement ! Qu'on m'amène un saint médiateur, le seul qui nous fera entendre la voix de la raison ! » Les paroles habiles de Grüvo XIII calmèrent les esprits, à l'exception d'une bande d'enragés que le souverain fit jeter sobrement au cachot, sans orgueil ni arrogance. Une session de torture modérée les calma aussitôt.

Menée par le Grand Chambellan, une troupe de nobles, d'évêques et de colonels partit dare dare dans la montagne à la recherche du médiateur, un ermite qui vivait retiré dans une grotte. Elle patienta trois jours en silence que le Maître finît de tailler ses hortensias.

– Quelle est votre question ? dit l'ermite quand il eut fini de tailler ses hortensias bleus, blancs et roses avec son sécateur sacré.

– Maître, nous... dit le Grand Chambellan, aussitôt interrompu par l'ermite.

– Ne m'appellez pas 'Maître'. Pas de chichis entre nous. Appelez-moi simplement 'Saint Grava'.

Aussitôt la troupe s'agenouilla sans chichis, chacun se précipitant pour baiser les mains de Saint Grava. Le Grand Chambellan expliqua à l'ermite qu'il était le seul à pouvoir apporter la solution aux Grüvoniens qui s'agitaient à propos du Grand Tournoi Matrimonial.

– Demain, je descendrai parler au peuple grüvonien. En attendant mon retour, taillez mes buis, mes pommiers, mes pêchers et aussi mon mélèze géant et mon érable à feuilles molles. Et arrosez toutes mes fleurs sans les toucher !

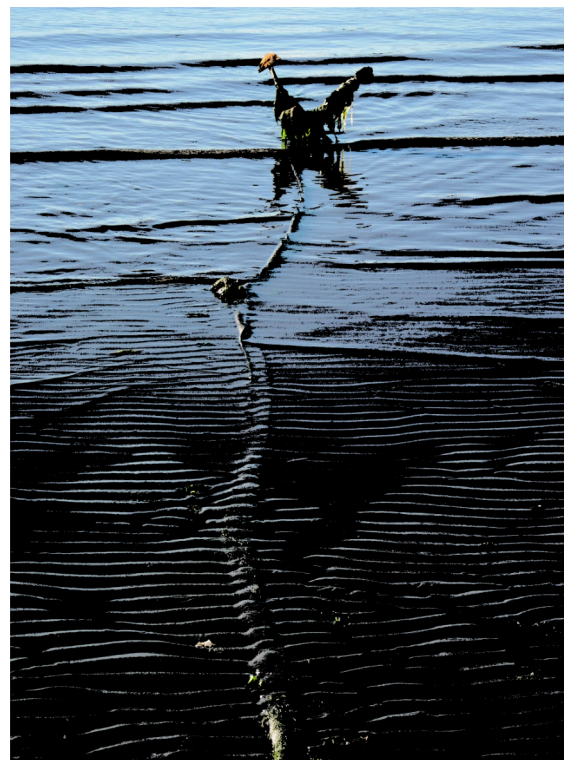
Saint Grava laissa la troupe s'occuper des arbres et aussi arroser toutes les fleurs sans en toucher aucune, et partit le lendemain dare dare pour la capitale.

« Bon peuple de Grüvonie ! » dit Saint Grava à la foule grüvonienne qui attendait le médiateur, « bon peuple de Grüvonie, les Lyvidiens et les Longuelçais sont nos frères, même s'ils boivent du lait de cafard pour célébrer leurs morts et qu'ils ignorent la manière grüvonienne de ronger les cuisses de libellule. Grüvoniens, Lyvidiens et Longuelçais, chantez ensemble, dansez ensemble, buvez ensemble, mêlez vos traditions,

coutumes, préceptes sociaux, et plus encore. Laissez tous les mécaniciens réparer vos erreurs de régime alimentaire ! Que les grisettes ne mâchent plus leurs mots quand elles sautent des trottoirs, que les colliers de griffes de tigresse trémoussent en cadence, que tout le monde fasse la queue sans resquiller pour entrer au train fantôme ! Et que le meilleur gagne le Grand Tournoi Matrimonial ! »

Aussitôt la foule s'agenouilla, Grüvoniens, Lyvidiens et Longuelandais se précipitant pour baiser les mains de Saint Grava. S'en suivit une immense fête fraternelle durant laquelle le lait de moineau, la liqueur de jasmin et la bière de gravats du Grand Lac coulèrent à flots, accompagnés de cuisses de girafe, de loukoums et de curry. Les vierges sourirent aux pilotes d'hélicoptère au son des cornemuses. Les paillassons se recouvrirent de poils de chameau, alors que les enfants sentaient la menthe rôtie, que les apothicaires marchaient droit et que chacun osait exhiber en public ses sourcils incarnés. Grüvoniens, Lyvidiens et Longuelandais mêlèrent intimement leurs traditions, leurs coutumes et leurs préjugés.

Pendant le mois que dura le Grand Tournoi Matrimonial, la fête battit son plein nuit et jour sans discontinuer. Comme les flots de bière de gravats coulaient continuellement, les gravats vinrent à manquer. Alors la chance se mit à sourire au modeste pêcheur Vagra qui avait tout perdu. En effet, il connaissait parfaitement l'emplacement des gisements de gravats lacustres du Grand Lac. Il se leva à l'aube pour emprunter des filets à son voisin, il racla le fond, il ramena les gravats sur la rive, il les négocia avec des brasseurs de bière de gravats qui se disputaient pour acheter ses gravats. Vagra fit monter les enchères sans discontinuer, de sorte que le kilo de gravats qui ne valait rien au début passa à 2, puis à 21, puis à 209 à la fin de la deuxième semaine du Grand Tournoi Matrimonial. Pendant la troisième semaine, l'infortune de Grava vira à la fortune. Grüvoniens, Lyvidiens et Longuelandais avaient de plus en plus soif, la bière de gravats coulait à flots continus, le cours du gravat atteignait des sommets astronomiques. Jamais autant d'or coula dans toute l'histoire des modestes pêcheurs du Grand Lac. La richesse de Grava ne cessait de dépasser ce qu'aucun de ses ancêtres n'aurait pu espérer. Voyant le modeste pêcheur s'activer de l'aube à minuit, négocier avec des brasseurs de la capitale, s'épuiser à pousser des brouettes lourdes, les villageois commencèrent à se douter que le destin ne suivait plus son cours habituel. Par précaution, ils se mirent à saluer



Une machine à extraire les gravats du fond du Grand Lac

Grava avec déférence et à appeler sa femme « Madame ». Leur empressement et leurs sourires hypocrites échouèrent à satisfaire leur curiosité. Ce qu'ils ne pouvaient imaginer, c'est que les brouettes lourdes n'étaient pas remplies de gravats anodins, mais de l'or qu'apportaient les brasseurs pour payer les gravats de Vagra.

Pendant ce temps, la beauté de la princesse Morflande perdait ses limites et Vagra Junior éliminait ses opposants un à un, au fur et à mesure que progressait le Grand Tournoi Matrimonial, même si son lancer de gravats en profondeur manquait toujours de précision.

– Va entraîner ton lancer en profondeur, disait Vagra à son fils en rentrant exténué d'avoir traîné tous les lingots d'or qu'il avait gagnés pendant la journée, ta profondeur laisse à désirer. Bientôt tu comprendras.



Des ouvrières nettoient les enclos servant à la fermentation pour la bière de gravat

Il s'agit de journalières étrangères d'origine longuelandaise

Vint le jour de la finale du Grand Tournoi. Elle opposa les deux meilleurs en gravatriathlon : le fils de l'Empereur de Lyvidie et Vagra Junior. Tout le royaume était présent, et se chauffait en attendant le coup d'envoi. « Lyvidie digne, digne Lyvidie ! » scandait la foule des Lyvidiens renforcée par les Longuelandais qui s'étaient déplacés du Grand-Duché pour participer au Tournoi. « Vagrava-gravagra-va-gra-gra ! », répondait la foule des Grävoniens renforcée par les Longuelandais qui habitaient les quartiers insalubres de la capitale.

La finale débuta avec une salve de tambour et de trompettes. Le rideau qui masquait la loge royale se leva et dévoila la princesse Morflande à la foule qui la voyait pour la première fois, et qui fut instantanément éblouie par sa beauté qui repoussait de loin toutes les limites que la beauté n'avait jamais atteintes à ce jour.

Sur signe du bon Grüvo XIII, le jeu débuta. D'emblée, il s'éternisa, car les deux concurrents étaient de force égale. Pas moyen de les départager, même si chacun avait ses faiblesses : Vagra Junior manquait de

précision dans le lancer en profondeur et le fils de l'Empereur de Lyvidie montrait des signes de nervosité extrême au moment des lancers décisifs. La foule s'impatientait. Le tournoi s'éternisait. Le bon roitelet offrit une tournée générale de bière de gravats. Puis une seconde. Puis une troisième comme le tournoi s'éternisait et que la foule s'impatientait. Puis les esprits s'échauffèrent. Quelques quolibets. Puis des huées, Lyvidiens contre Grävoniens avec les Longuelandais au milieu. Pour calmer les deux camps, Grüvo XIII fit servir des rafraîchissements et encore de la bière de gravats, une tournée générale qui d'abord calma les esprits, puis les échauffa encore plus alors que les deux concurrents s'éternisaient à se montrer de force égale. Railleries, provocations gratuites, insultes chauvines, bagarres fanatiques allaient forcer le bon roitelet à intervenir :

– Arrêtez, arrêtez, mon bon peuple, dit habilement le roitelet à la foule déchaînée. Cessez de vous échauffer ! Qu'on amène le médiateur, lui seul peut trouver la soluçe pour désigner le vainqueur !

Menée par le Grand Chambellan, une troupe de barons endimanchés, de hauts prélats et de gardes royaux partit dare dare dans la mansarde de la bibliothèque royale où séjournait Saint Grava. Elle patienta en silence que le Maître finît de se broser les dents.

– Quelle est votre question ? dit Saint Grava quand ses dents furent bien brossées avec sa brosse en poils d'antilope. La troupe s'agenouilla pour lui baiser les genoux. Le Grand Chambellan lui expliqua qu'il était le seul à pouvoir apporter la soluçe à l'éternisation du Grand Tournoi Matrimonial.

– Je pars dare dare parler à la foule, répondit Saint Grava. En attendant mon retour, lavez ma brosse à dents et rangez-la dans la malle sacrée !

Aussitôt arrivé sur place, Saint Grava s'adressa à la foule qui l'attendait avec impatience : « Grävoniens, Lyvidiens et Longuelandais, le gravatriathlon a réunis nos peuples et je m'en réjouis. Mais comme vous l'avez constaté, ni la fête commune, ni le mérite sportif des deux concurrents n'ont pu apporter la soluçe pour les départager. Seul une Force Supérieure peut le faire, et cette Force Supérieure, c'est la Force du Don. Que le Don triomphe ! »

La foule applaudit à ces paroles pleines de sagesse, de bon sens et de clairvoyance. Saint Grava se tourna vers Grüvo XIII pour lui souffler la soluçe à l'oreille, le bon roitelet se tourna vers le messager boiteux pour

lui souffler la soluce à l'oreille. Après une sonnerie de tambour et de trompettes, le messenger déclara :

– Ran-tan-plan ! Le bon roitelet Grüvo XIII a décrété un duel de dons. Que soit proclamé vainqueur celui des deux qui offrira le don le plus somptueux pour la princesse Morflande ! Deux heures de préparation sont à disposition des deux concurrents ! Exécution ! Ran-tan-plan !

Deux heures plus tard, Vagra Junior donna à la princesse Morflande un immense tas d'or, tout que son père avait gagné en vendant des gravats lacustres aux brasseurs. Stupéfaite, la foule applaudit ce magnifique cadeau qui représentait des siècles de travail pour les Grüvoniens. Personne dans le royaume n'avait jamais vu une telle quantité d'or. Les Lyvidiens étaient prêts à accepter la défaite du fils de leur Empereur tant ce cadeau semblait impossible à surpasser. Cependant, nullement impressionnée, la princesse Morflande s'empara froidement du tas d'or, sans un regard en direction de Vagra Junior, avec un orgueil et une arrogance qui choqua la foule. Des murmures d'étonnement flottèrent, quelques excités sifflèrent, aussitôt coupés par le bon roitelet Grüvo XIII.

Ce fut ensuite le tour du fils de l'Empereur de Lyvidie. Quelques Grüvoniens se mirent à le huer, mais il ne se laissa pas démonter. Il remit à Saint Grava un gravat de 5237 carats d'une pureté absolue, qui le remit à Grüvo XIII, qui le remit à la princesse dont les yeux brillèrent de mille feux à la vue de la pierre. Saint Grava salua la foule devenue subitement silencieuse, et lui tint à peu près ce langage :

– Bons peuples de Grüvonie, de Lyvidie et de Longuelande, la Force Supérieure a rendu son jugement. La pureté du don fait par le fils de l'Empereur de Lyvidie parle d'elle-même, avec éloquence. Ce Don, qui a des origines nobles, vaut bien plus que l'or d'un pauvre à peine sorti de la misère. Dans les mains d'un modeste pêcheur, l'or n'est qu'une matière avide qui brille de manière clinquante et éphémère, acquise avec des gravats impurs et un esprit de lucre, alors que le gravat pur est éternel. Vive le noble vainqueur ! Que désormais la loi naturelle règne en Grüvonie avec ce nouveau prince consort. Que les maîtres exploitent pleinement leurs valets, que les usuriers s'enrichissent grandement, que le fouet fasse régner la paix dans les foyers et que la corruption croisse souverainement en se donnant les moyens de rester discrète, l'essentiel étant de donner suffisamment aux bonnes personnes pour ne pas se faire pincer. Vivent les fiancés !



Vie quotidienne grüvonienne : pêcheur méditant près du Grand Lac

Entièrement payées par l'or de Vagra, les noces du fils de l'Empereur de Lyvidie et de la princesse Morflande furent somptueuses. La Grüvonie connut une période d'harmonie exacerbée. Les dragons gravatophages à grande précision maintenaient toutes les pendules du royaume à l'heure. Les maîtres exploitèrent sauvagement leurs valets, les usuriers s'en mirent plein les poches, les coups de pied au derrière disciplinèrent les femmes et les enfants à toute heure du jour et de la nuit, les rumeurs les plus folles se répandirent à propos des Longuelandais qui habitaient les quartiers insalubres de la capitale, les résidus de la pilule fécondatrice firent disparaître tous les poissons du Grand Lac, la corruption éclata au grand jour et la Grüvonie fut annexée insidieusement à l'Empire de Lyvidie grâce au mariage de la princesse Morflande et aux manœuvres sournoises de la jeune noblesse lyvidienne.

Quelques mois plus tard, alerté par la police des allumettes, le bon roitelet Grüvo XIII fit rechercher la famille Vagra. Le pêcheur, sa femme et son fils, désormais entièrement ruinés, étaient réduits à dormir dans le dépotoir des quartiers insalubres de la capitale, où ils vendaient à la sauvette des allumettes mouillées sur les marchés clandestins. Le bon roitelet voulut rétablir l'harmonie du royaume.

Au lieu de jeter la famille dans les prisons royales pour infraction au monopole royal des allumettes, il serra le pêcheur et les siens dans ses bras, et s'exclama habilement :

– Mes chers Vagra. Ma reconnaissance est infinie ! Vous avez sauvé le royaume en livrant des gravats frais pour faire de la bière pendant le Tournoi. Sans vous, le peuple serait mort de soif, sa révolte aurait entraîné le chaos pendant lequel j'aurais perdu ma couronne. Vous êtes un exemple pour la Grüvonie depuis des années, vous qui connaissez si bien la loi naturelle du monde, qui est la même pour tous ! Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre : il y a un prix à payer pour rester en paix, et ce prix est le plus avantageux pour que l'harmonie se maintienne en Grüvonie. Un immense merci pour votre précieuse contribution.

Grüvo XIII ajouta : « Mais de grâce, abstenez-vous de vendre des allumettes sur les marchés clandestins. Respectez le monopole du royaume. Continuez de vivre modestement, poursuivez votre chemin comme je poursuis le mien, sans orgueil ni arrogance. Vous méritez mieux que de tricher ; vivez honnêtement, sans trafic déloyaux ! N'oubliez jamais que vous êtes considérés comme des héros de modestie dans tout le royaume, depuis toujours. Restez des exemples pour l'harmonie de la Grüvonie ! Acceptez pleinement le magnifique destin qui guide votre famille depuis tant de générations ».



Paysage grüvonien : une barque de pêcheur modeste sur le Grand Lac
Au premier plan, on remarque une des machines à gravats abandonnées après le Grand Tournoi Matrimonial

Les amours du Prince Grivi I^{er}

Jacques Siron

La sagesse de Saint Grava et sa vision profonde de la marche du monde viennent à point pour éclairer les amours malheureuses du Prince Grivi I^{er}.

Il était une fois un prince très riche qui régnait sur des vastes terres qu'il aimait parcourir à pied, en carrosse et à cheval. Le Prince Grivi I^{er} portait toujours des habits somptueux et ne sortait jamais du Palais sans sa couronne princière. Ni jeune, ni âgé, il avait été fiancé successivement à la Comtesse des Hauts-Pays, à la Marquise de la Mappemonde et à Grignonde Dumontel, la plus grande marchande de tapis du royaume qu'il avait élevée au rang de Chevalière du Commerce et de la Marine. Depuis, les fêtes se succédaient au Palais, les prétendantes se bouscuaient, mais rien ne réussissait à sortir le Prince de son indifférence. Ses fiançailles ratées l'avaient laissé vagabond de l'âme, plein d'une mélancolie teintée de whisky, de cocktails capiteux et d'un cynisme tantôt désabusé, tantôt noir et désespéré.

Alors il partit tromper son ennui dans une province lointaine. Il pensait se distraire en s'adonnant à une activité sportive, la chasse aux enfants. Un jour, il fit une rencontre singulière. Il venait d'attraper une vingtaine de gamins avec son grand filet quand arriva une bergère qui jouait du pipeau, de la flûte et du fifre. Treize moutons noirs la suivaient. La bergère aux pieds nus, n'ayant pas reconnu Grivi I^{er} malgré ses habits somptueux et sa couronne princière, lui dit hardiment d'une voix fraîche et innocente :

– Que comptes-tu faire avec ces pauvres gosses ?

– Je vous le dit, petite bergère, je vais les enlever à la misère, je vais leur enseigner à s'introduire dans les couloirs étroits des mines du royaume pour qu'ils rapportent des gravats.

– Malheureux ! N'as-tu pas honte d'arracher à leurs parents cette vingtaine d'enfants ? Tu n'es ni jeune, ni âgé, mais tu es cruel et avide. Que vas-tu faire avec ces gravats ?

– Ignorante, vous ne savez donc pas que c'est la richesse principale de mon royaume ?

Haussant les épaules, la bergère poursuivi fièrement son chemin sans répondre à Grivi I^{er}, suivie de ses treize moutons. Le Prince, surpris par tant d'audace, resta sans réaction. Il avait l'habitude d'être obéi sans discussion. Personne ne lui résistait. Personne n'élevait la voix ni questionnait ses actions. De plus, quand il rentrait de la chasse aux enfants, tout le Palais le félicitait et donnait une grande fête en son honneur.

Le Prince hésita un long moment avant de réagir. Alors que la bergère avait déjà passé le petit moulin au pied de la colline, Grivi la héla au loin :

– Bergère, bergère, attendez, quel est votre nom ?

– Je suis la bergère Nardelle, la bergère qui joue du pipeau, de la flûte et du fifre, cria-t-elle sans même se retourner.

Les événements échappaient au Prince. Personne ne lui avait jamais dit qu'il était cruel et avide avec tant de fraîcheur et d'innocence. La bergère passa le deuxième moulin, franchit la colline, réapparut au loin, entra dans la forêt noire. C'est quand le troupeau disparut entièrement à l'horizon que Grivi constata qu'il avait attrapé un coup de foudre et qu'il allait passer le reste de sa vie à parcourir le monde à la recherche de la bergère Nardelle.

De retour de la province lointaine, le Prince voulut feuilleter les quarante mille ouvrages de la bibliothèque du Palais. Il désirait parcourir les revues, les manuscrits rares et les feuilles de chou dans l'espoir de trouver un indice qui le mettrait sur la piste de sa bien-aimée. C'est dans le salon de lecture qu'il croisa le lapin aux oreilles tordues. Le lapin avait des pouvoirs surnaturels. Il connaissait parfaitement les magazines et

les journaux, et il savait que le Prince allait venir dans la bibliothèque. Grivi lui demanda où se trouvait la bergère Nardelle, mais le lapin aux oreilles tordues lui fit signe de parler plus doucement, car il était interdit de parler à voix haute dans le salon de lecture pour ne pas déranger les lecteurs.

– J’ai des pistes, mais parlez plus doucement, car il est interdit de parler à voix haute dans le salon de lecture pour ne pas déranger les lecteurs, chuchota le lapin aux oreilles tordues. Le Prince, piqué au vif, se mit à parler plus fort. Au Palais, personne ne lui avait jamais donné un ordre, et ce n’était pas un petit lapin de rien du tout qui allait lui tenir tête. Devant la colère grondante de Grivi, le lapin aux oreilles tordues tenta de le calmer :

– Calmez-vous, mon Prince, je sais où se trouvent des pistes concernant la bergère Nardelle, mais de grâce, parlez à voix basse pour ne pas déranger les lecteurs !

Personne n’avait pareillement résisté au Prince en chuchotant de telles stupidités. Il hurla au scandale, dérangeant tous les lecteurs qui ne pouvaient plus consulter les ouvrages en silence comme c’était écrit dans le règlement. Le lapin aux oreilles tordues chuchota dans un souffle :

– Mon Prince, j’ai essayé d’apaiser votre fureur en vain. Je ne peux rien vous dévoiler si vous parlez fort. Mais si vous désirez revoir la bergère Nardelle, sachez que l’ogre qui louche au fond de la forêt de chênes vous en dira plus. Lui saura dompter votre colère. Il vous en imposera, car vous savez bien que son véritable destin est de dévorer cruellement les êtres humains.

Très contrarié par l’effronterie du lapin aux oreilles tordues, le Prince entra dans une mélancolie encore plus grande que précédemment, qu’il tenta de noyer en invitant les peintres les plus réputés du royaume. Chacun devait peindre un portrait du Prince entièrement différent des autres. Grivi prit goût à se travestir, à poser pour les artistes en changeant continuellement d’apparence, d’âge, de sexe et de métier. Piqué au plus profond de son orgueil, il pensait avoir échappé à l’insolent lapin aux oreilles tordues qui lui avait demandé de parler plus doucement pour ne pas déranger les habitués de la salle de lecture. Et il n’était pas du tout question de se jeter dans la gueule d’un ogre cruel pour en savoir plus sur Nardelle.

Mais le jour où le Prince se déguisa en pauvre, il se vit dans un miroir couvert de haillons, crasseux, pieds nus. Il ne supporta pas cette allure misérable. Il eut honte de ce spectacle aussi déplorable, de cette indignité, de cette déchéance. Il congédia aussitôt tous les peintres, réalisa qu’il n’arriverait jamais à retrouver la bergère Nardelle s’il ne suivait pas les paroles du lapin aux oreilles tordues, avala son orgueil, mit ses habits somptueux et sa couronne princière, et partit aussitôt pour la forêt de chênes.

– Bonjour, ogre qui louche, je suis le Prince Grivi I^{er}. Sais-tu où se trouve la bergère Nardelle, celle qui joue du pipeau, de la flûte et du fifre ? dit le Prince d’une voix mal assurée.

L’ogre qui louche se fit répéter plusieurs fois la question, sans que le Prince sache s’il était sourd ou s’il le mettait à l’épreuve. Pour la première fois, le Prince hésitait. Devait-il parler plus fort ou moins fort au géant qui se balançait en louchant sur la plus grosse branche du plus vieux chêne de la forêt de chênes ? Le Prince savait qu’il n’avait pas droit à l’erreur avec un ogre dont le véritable destin est de dévorer cruellement les êtres humains. Il reposa sa question un peu moins fort, puis un peu plus fort, puis de plus en plus doucement, puis de plus en plus fort. Un écureuil à queue rousse, affairé à épouiller l’épaule du géant, finit par répondre au Prince d’une voix aiguë :

– Va noyer ton chagrin dans la bière de gravats !
Mange des plats très fins, mange des plats très gras !
Dévor’ de la saucisse, des éclair’s au moka !
Bouff’ de la poudre de lin et des rutabagas !
Assaisonn’ tes repas d’écorc’ d’épicéa !
Et reviens me voir quand j’aurai fini de faire les puces de l’ogre ! Va !

Cette fois, Grivi I^{er} fut attentif à ces paroles, car il savait qu’il n’aurait pas d’autre chance de retrouver la bergère Nardelle dont l’effronterie était si fraîche et si pure. Il suivit scrupuleusement les paroles de l’écureuil à la queue rousse, il s’enivra à la bière de gravats, il avala goulûment du saucisson, des pâtisseries fines et grasses, de la poudre de moka et des écorces de chêne arrosées de crème de gravats. Il revint tous les jours dans la forêt pour vérifier si l’écureuil à queue rousse avait fini de faire les puces de l’ogre qui louche.

Le Prince engraisait, ce qui le gênait dans tous ses mouvements. Traînant la jambe, il mettait de plus en plus de temps pour parvenir au pied du vieux chêne. « Où est la bergère Nardelle, celle qui fait vibrer

mon coeur et pour qui je bois des litres de bière aux gravats ? » demandait-il chaque jour. Le Prince ne craignait plus l'ogre ; il avait oublié que le véritable destin d'un ogre est de dévorer cruellement les êtres humains. Il croyait qu'il n'y avait plus de raisons de s'inquiéter du géant, qui se contentait de loucher en silence en se balançant lentement sur la plus grosse branche du plus vieux chêne de la forêt de chênes. Les mois passèrent, l'écureuil trouvait toujours des puces à manger. Les saisons passèrent, mais le Prince s'obstinait, car il était tellement amoureux de la bergère Nardelle qui jouait si bien de la musique pour ses si beaux moutons noirs.

Un jour, arrivant auprès de l'ogre qui louche encore plus essoufflé que la veille, le Prince constata que l'écureuil à queue rousse avait disparu. Devant son regard interrogatif, l'ogre qui louche éclata d'un rire gras et profond, et prononça ses premières paroles :

– Je l'ai mangé ce matin, mon petit prince. Il était bien dodu, bien nourri avec mes puces, bien craquant sous la dent. Maintenant que je suis repu, je vais chercher une ogresse à trousser. Fais-en de même, tu oublieras vite ta bergère !

En lâchant la branche du chêne, le géant qui louche retomba lourdement sur le sol en émettant un chapelet de rots sonores que l'écho fit résonner dans la forêt. Puis il se tourna vers le Prince d'un air féroce :

– J'ai attendu cinq mois que l'écureuil à queue rousse finisse de me faire les puces. Cinq mois sans manger, à lui offrir en silence des petits festins. Mais ce matin, l'écureuil m'a ouvert l'appétit. Comme c'est bon de manger ! Mon petit prince, regarde, toutes mes boyaux d'ogre ont faim ! J'avais presque oublié que mon véritable destin est de dévorer cruellement les êtres humains. J'ai faim ! Et tu tombes vraiment à pic. Figure-toi que je n'ai encore jamais goûté de la viande de prince...

Griivi I^{er} s'enfuit, épouvanté par la voix caverneuse de l'ogre qui le poursuivait en poussant des hurlements affamés. Le Prince, engraisé par plusieurs mois de festins hypercaloriques, avait de la peine à courir, alors que le géant, amaigri par cinq mois de jeûne passés à se balancer sans cesse, avançait à grandes enjambées. Il aurait dévoré cruellement le Prince sans l'intervention de la fourmi aux lèvres rouges, qui le fit trébucher en tendant un fil magique avec ses pattes et ses antennes. Étourdi par sa chute, l'ogre qui louche se mit aussitôt à dormir, ronflant

de tout son saoul, abattu par une douleur digestive sourde. Pour suivre son véritable destin, il aurait dû se rappeler que le vrai régime d'un ogre se compose de bébés frais, d'enfant candides, de jeunes gens naïfs et de jeunes filles tremblantes, ou à la rigueur de poitrail d'évêque, de tripes de tambour-major, de jarret de garde-champêtre ou d'épaule de duchesse, mais jamais d'écureuil à queue rousse ; il aurait dû savoir que ces bestioles sont particulièrement indigestes pour les ogres ; il aurait dû s'en abstenir ; et surtout il aurait dû regarder où il mettait les pieds avant de courir sans précaution dans la forêt pour capturer un prince dont il voulait goûter la viande, pour la première fois.

Remerciant la fourmi aux lèvres rouges, Griivi I^{er} posa la question qui le hantait :

– Sais-tu où se trouve la bergère Nardelle, celle dont je suis éperdument amoureux dès que je l'ai entendue jouer du pipeau, de la flûte et du fifre dans une province lointaine où je chassais les enfants avec mon filet et qui est partie sans se retourner avec ses treize moutons noirs vers le petit moulin au pied de la colline après m'avoir posé des questions impertinentes, à la fois fraîches et pures et innocentes ?

Peu bavarde, la fourmi répondit d'une voix voluptueuse :

– Imite l'ogre : si l'ogre trousse, trousse aussi.

Les lèvres sensuelles de la fourmi chatouillèrent la moelle épinière du Prince, qui se mit aussitôt au régime amaigrissant et à l'organisation de bals somptueux auxquels il invitait à danser avec lui toutes les duchesses pigeonnantes du royaume. Tous les soirs, il regardait dans les décolletés des danseuses qu'il invitait, il dansait avec elles la polka, la valse, le menuet, la fricassée normande et la bourrée, il mangeait des salades vertes et des steaks saignants sans frites, sans une goutte d'alcool en comptant les calories. Hélas, malgré tous ses efforts pour maigrir, pour organiser des bals, pour danser avec tout ce qui pigeonnait chez les duchesses, Griivi I^{er} n'arrivait pas à trousser. S'il échouait dans cette épreuve, son espoir de revoir la bergère Nardelle s'envolait. Il assista à la montée de son vague à l'âme et à la descente de son humeur.

Au fond de son accablement, il voulut demander conseil à la fourmi aux lèvres rouges. Mais impossible d'aller la trouver dans la forêt de chênes, car l'ogre qui louche l'attendait pour le dévorer, lui qui n'avait jamais

goûté de la viande de prince. Il avala sa fierté et se rendit à la bibliothèque du Palais pour demander conseil humblement au lapin aux oreilles tordues.

– Comment aller voir la fourmi aux lèvres rouges qui habite à côté de l’ogre sans me faire dévorer par lui ? chuchota Grivi I^{er} pour ne pas déranger les habitués de la salle de lecture.

– C’est pour retrouver Nardelle, la bergère qui enchante les provinces lointaines avec ses mélodies, ses moutons noirs et ses questions effrontées et pures ? lui souffla à l’oreille le lapin aux oreilles tordues.

– Oui, comment le sais-tu ?

– Beaucoup d’ouvrages de la bibliothèque du Palais en parlent. Regardez, mon Prince.

Le lapin aux oreilles tordues montra les journaux, les périodiques et les hebdomadaires qui parlaient de la bergère Nardelle qui jouait si merveilleusement du pipeau, de la flûte et du fifre dans les provinces lointaines. Il indiqua au Prince Grivi l’existence d’un égout secret qui partait du Palais et qui aboutissait au milieu de la forêt des chênes, à côté de la maison de la fourmi aux lèvres rouges. Il chuchota d’une voix sentencieuse :

– Mon Prince, l’égout pue, mais l’espoir gît au bout du tuyau.

Le Prince rampa dans la fange pendant des heures, suivi du lapin aux oreilles tordues, et arriva au bout du tuyau où gît l’espoir. La grenouille nonchalante l’attendait et lui dit d’une voix nonchalante, car la nonchalance était dans sa nature profonde :

– J’ai une surprise pour toi. Sors du tuyau, fais un brin de toilette et attends !

Le Prince sortit du bout du tuyau, fit un brin de toilette et n’eut pas à attendre, car la fourmi aux lèvres rouges et l’ogre qui louche arrivèrent et se joignirent à la grenouille nonchalante.

– Ce n’est pas en troussant, ni en t’engraissant stupidement que tu vas retrouver Nardelle, s’exclama l’ogre de sa voix profonde et affamée.

– Seul un amour aussi pur et innocent que la bergère Nardelle peut triompher, dit la fourmi aux lèvres rouges d’une voix suave.

– Renonce à tes illusions, dépouille-toi du superflu, dit le lapin aux oreilles tordues. Il ajouta d’une voix mélodieuse : « Élève ton âme ! »

– Mais comment élever mon âme ? dit le Prince d’une voix brisée. Mon âme est cabossée par ma colère contre l’impertinence du lapin aux oreilles tordues, épuisée par l’attente au pied du chêne, boursouflée par les saucisse et la bière aux gravats, effrayée par le destin vorace de l’ogre, trahie par les mots cajoleurs de la fourmi aux lèvres rouges, trompée par les pigeonnements des duchesses avides, puante d’avoir rampé dans les égouts secrets pendant des heures.

Alors la grenouille nonchalante lui répondit d’une voix encore plus nonchalante :

– Va prendre l’avis d’un sage qui saura élever ton âme à la sérénité. Marche sans dévier vers l’Ouest. Dans trois jours, tu parviendras vers une grotte où vit un ermite solitaire. Ne le dérange pas dans ses activités même s’il a l’air de ne rien faire. Sois humble. Garde les yeux au sol. Agenouille-toi devant le Maître. Baise-lui délicatement les mains. Ne lui parle pas avant d’être invité. Respecte sa parole. Accepte son style sans chercher à comprendre. N’ergote pas, ne discute pas, ne chinoise pas. Alors le Maître te montreras comment marche le monde et quel est le chemin qui conduit à Nardelle, la bergère qui joue du pipeau, de la flûte et du fifre. Quand tu t’éloigneras du Maître pour prendre congé, fais-le à reculons. Va !

Alors le Prince s’en alla, passant devant l’ogre qui louchait devant un repas si alléchant et qui se serait jeté sur lui si la fourmi aux yeux rouges ne l’avait pas retenu avec un fil magique.

Après trois jours de marche sans dévier de l’Ouest, Grivi I^{er} parvint à la grotte de l’ermite qui était en train d’arroser ses roses. Il attendit patiemment trois jours avant que l’ermite se tourne vers lui et lui dise d’une voix profonde et mystérieuse :

– Je suis Saint Grava.

Le Prince se jeta à ses pieds, inclina la tête avec humilité et lui baisa les mains. Saint Grava demanda à Grivi I^{er} qui il était.

– Maître, je viens du royaume voisin où je croyais être prince, jusque là. Mais maintenant j’erre dans le monde à la recherche de ma bien-aimée.

– Tu pues les égouts ou quelque chose qui y ressemble. Va te purifier dans l’étang sacré au pied de la montagne, détruis tes vêtements et reviens me voir. Va !

Alors le Prince s'en alla vers l'étang sacré au pied de la montagne, il détruisit ses vêtements somptueux et sa couronne princière qui puaien les égouts, se purifia dans les eaux saintes et revint voir Saint Grava, nu comme à sa naissance. Il attendit en grelottant encore trois jours que l'ermite ait fini d'arroser ses tulipes blanches, qu'il se tourne vers lui et qu'il lui dise d'une voix grave et interrogative :

– Qu'est-ce qui t'amène ici ?

– Maître, c'est quand le troupeau a disparu à l'horizon que j'ai constaté que j'avais attrapé un coup de foudre et que j'allais passer le reste de ma vie à parcourir le monde à la recherche de la bergère Nardelle, la bergère qui joue du pipeau, de la flûte et du fifre.

– Prends cette couverture, mets-la sur tes épaules. L'heure de boire a sonné. Bois cette coupe !

– Maître, je préférerais boire vos paroles.

– Dis-moi, cette bergère, c'est bien une bergère pauvre ?

– Elle est d'une grande richesse, Maître, son amour pur, innocent et infini m'enrichit d'heure en heure.

– L'heure de la bière de gravats à 15° a sonné. Porte cette coupe à tes lèvres !

– Maître, je préférerais que vous m'aidiez à retrouver Nardelle. Ces temps, j'ai trop bu de bière de gravats, elle me fait prendre du poids, me trouble l'esprit et m'éloigne de ma bien-aimée. Aidez-moi, Maître.

– Appelle-moi simplement Saint Grava. Pas de chichis entre nous.

Le Prince baisa à nouveau les mains de Saint Grava en murmurant d'une voix à peine audible « Merci, merci, Maître... ». Il n'arrivait pas à renoncer aux chichis.

– Revenons à Nardelle. Tu as une idée du montant de sa dot ?

– Maître Saint Grava, sa musique est la plus somptueuse des dots.

– Soyons sérieux. Tu es prince, tu es amoureux d'une pauvre aux pieds nus qui n'a pas un sou, et tu parcours le monde à sa recherche ? Ne t'obstine pas ! Finis cette coupe de bière de gravats, c'est l'heure de boire. La bière va éclaircir ton esprit.

– Mais Maître Saint Grava, la seule chose qui compte à cette heure, c'est la pureté de l'amour de Nard...

Il s'arrêta au milieu du nom de sa bien-aimée, car les paroles de la grenouille nonchalante lui revinrent subitement à l'esprit : respecter la parole de l'ermite, ne pas ergoter, ni discuter, ni chinoiser. Saint Grava avait son style, complètement inattendu pour un Maître qui allait élever son âme à la sérénité et lui montrer comment marche le monde. Complètement inattendu comme les paroles de la bergère Nardelle, celles du lapin aux oreilles tordues, celles de l'écureuil à la queue rousse et de l'ogre qui louche. Complètement inattendu comme les paroles de la fourmi aux lèvres rouges et de la grenouille nonchalante.

Gravi 1^{er} but une gorgée de bière de gravats, puis une coupe, puis une autre bouteille, puis une autre. Pendant ce temps, Saint Grava taillait gravement ses chrysanthèmes en silence. Le Prince attendit trois heures que l'ermite ait fini d'arroser ses fleurs, qu'il se tourne vers lui et qu'il lui dise d'une voix lente et intense :

– Tu es ni trop jeune, ni trop âgé. C'est l'âge de penser sérieusement à l'avenir. Cette petite Nardette, ou Nardeffe, ou Nardeppe, je ne me souviens plus, cette petite bergère n'a pas un rond. Tu mérites mieux ! Les pauvres sont les gravats du monde.

– Les pauvres sont les gravats du monde, oui, Maître Saint Grava, répéta le Prince d'une voix qui avait de la peine à se convaincre lui-même.

Nu comme un ver sous la couverture, encore grelottant d'avoir attendu par 15° sans vêtement, troublé par la bière de gravats à 15°, le Prince luttait pour comprendre ce que lui disait Saint Grava avec son style inattendu et ses paroles inattendues. Petit à petit, il sentit son âme se calmer, puis il s'éleva enfin à la sérénité et comprit comment marche le monde : il réalisa enfin que les pauvres sont les gravats du monde, que la bergère Nardelle n'avait aucune dot, que sa pureté et son innocence insolente ne lui rapporterait rien, que la musique du pipeau, de la flûte et du fifre non plus, que la bergère avait eu tort de se montrer insolente, parce que treize moutons noirs valent bien moins qu'une vingtaine d'enfants qu'il dressait à s'introduire dans les couloirs étroits des mines pour qu'ils lui rapportent des millions de gravats qui sont la richesse principale de son royaume.

Quand il eut fini d'arroser ses tulipes, Saint Grava se mit à énumérer les candidates pour attraper un coup de foudre sérieux et solide : la Marquise des Basses-Plaines, la Colonelle des Étangs, la Princesse du Mitard, et pourquoi pas la veuve Rubanpré, celle qui possède toutes les

mines de gravats de la Côte. Un authentique coup de foudre qui ne nécessiterait pas de courir le monde pour trouver une bien-aimée.

Le Prince prit congé de Saint Grava en marchant à reculons, plein de reconnaissance envers celui qui lui avait ouvert les yeux. Trois mois plus tard, on annonça les noces de Grivi I^{er} avec la veuve Rubanpré, fraîchement nommée Comtesse de Rubanpré de l'Étang Sacré.

Un an passa, un an passé à fêter les bénéfiques du mariage princier, chaque jour et chaque nuit. Un événement faillit perturber ces réjouissances. En effet, après de longues recherches, la grenouille nonchalante avait retrouvé la bergère Nardelle derrière le deuxième moulin, après la colline, au loin dans la forêt noire qui s'étend jusqu'à l'horizon. Elle l'invita à venir au Palais. Nardelle vendit ses treize moutons noirs pour se payer le voyage. La grenouille nonchalante lui apprit à saluer, à rester humble, à garder les yeux au sol, à s'incliner devant le Prince, à respecter sa parole, à modérer ses propos. « N'ergote pas, ne discute pas, ne chinoise pas ».

Vint le temps de la rencontre. Le Prince gardait un ressentiment vis-à-vis de cette bergère insolente qui l'avait aveuglé sur la marche du monde en lui faisant gaspiller tant de mois inutiles et agités. La grenouille nonchalante dut beaucoup insister auprès du Prince pour que Nardelle lui joue du pipeau, de la flûte et du fifre. Mais quand il entendit sa merveilleuse musique, le Prince fut entièrement conquis et la pria aussitôt de jouer pour la prochaine soirée. Les convives félicitèrent vivement le Prince d'avoir déniché une si talentueuse flûtiste qui savait enchanter le monde. Alors le Prince décida de l'engager régulièrement. Tout le Palais ne cessait de combler le Prince de compliments sur son choix. D'abord à contre cœur, puis par habitude, Grivi I^{er} finit par apprécier cette situation. Ne contribuait-il pas à mettre la bergère innocente et pure à sa juste place dans le monde ? Il lui offrit de loger dans la petite mansarde de la bibliothèque, parmi la réserve des revues que lisaient les habitués de la salle de lecture. Afin de ne pas les déranger et de respecter le règlement, le Prince lui interdit d'exercer sa musique dans sa chambrette. Engagée sans contrat au noir, au tarif de 4,50 de l'heure, elle joua pendant trois étés, ne gagnant rien pendant la saison froide.

Nardelle perdit son travail lorsque, sous l'insistance de la Comtesse de Rubanpré de l'Étang Sacré, Grivi I^{er} acheta pour animer les fêtes un tourne-disque et des microsillons. À long terme, argumentait la Comtesse, cela permettrait de faire des économies. « Et de récupérer la mansarde pour entreposer mes chaussures. C'est injuste, il n'y a plus de place au Palais dans mes appartements depuis que j'ai dû acheter pour aller au bal toutes ces robes en satin écarlate, ces chapeaux en renard argenté et ces manteaux d'hermine norvégienne ».

Dix ans s'écoulèrent. Un jour, alors que son carrosse était bloqué par une foule misérable dans un faubourg loin du Palais, le Prince reconnut la silhouette familière d'une mendicante en haillons, crasseuse, à pieds nus. Elle jouait merveilleusement bien du pipeau, de la flûte et du fifre. Treize rats noirs la suivaient.

– Quelle splendide musique ! Quelle âme si pure ! s'enthousiasma la Colonelle des Étangs, qui était devenue la maîtresse officielle de Grivi I^{er}.

– Belle musique qui reflète la beauté du monde, j'en conviens, acquiesça le Prince. Il ajouta d'une voix sereine et douce, prenant délicatement les mains de la Colonelle :

– Mais mon trésor, ne trouvez-vous pas que la vue de ces pauvres est insupportable ? Pour vos oreilles, cette musique est sublime, chaste et innocente, je vous l'accorde. Mais demain, je ferai chasser tous les mendiants et tous les rats noirs de ce faubourg. J'ai trop honte que mon royaume vous offre ce spectacle aussi déplorable, cette indignité, cette déchéance.

Oh, cher lecteur, ne soyez sot,
La bell' bergère, c'est du pipeau !
La vie n'est un bouquet de roses
Que si l'on suit l'ordre des choses.
Dans ce récit, les peuv's abondent :
Les pauvr's sont les gravats du monde.